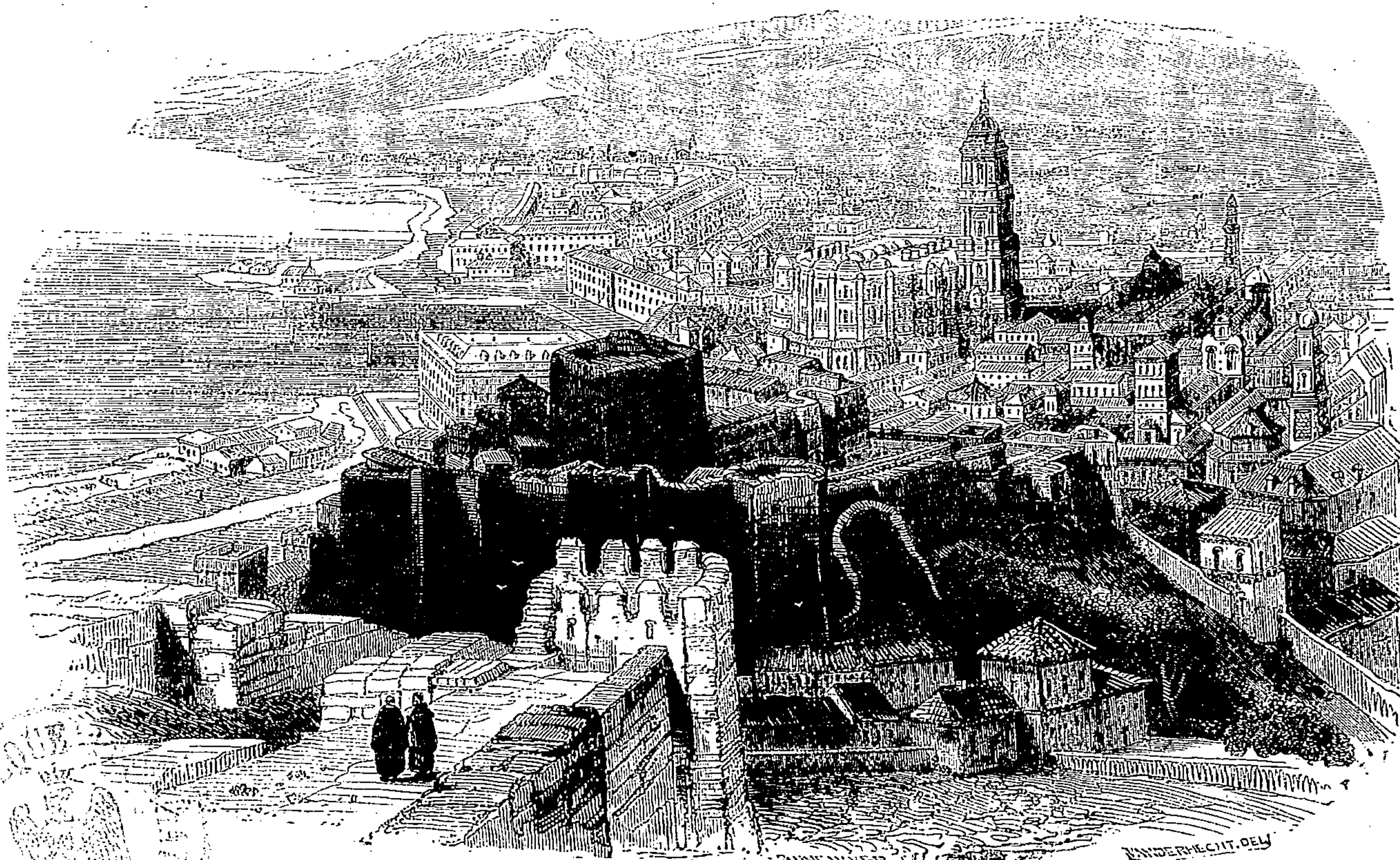




Vue de Malaga.

MALAGA

Malaga fut bâtie par les Phéniciens, et, comme la plus grande partie des villes espagnoles, elle passa successivement sous la domination des Carthaginois, des Romains, des Goths et des Mores. Ce ne fut qu'en 1487 que Ferdinand le Catholique et la grande Isabelle, après un long siège et une résistance opiniâtre, arrachèrent l'antique cité au joug musulman; cinq ans plus tard Grenade elle-même tombait au pouvoir des deux rois, et l'Espagne tout entière redevenait chrétienne.

Malaga possède de magnifiques ruines, restes incontestables et incontestés de sa grandeur sous l'empire romain et sous le sceptre des califes. On admire surtout l'Atarazanas, l'arsenal des Arabes, avec son merveilleux portique de jaspe; l'Alcazaba, vieille forteresse dont les immenses débris jonchent le sol, et le Gibel Pharo, antique château fort qui est entouré d'une enceinte de remparts crénelés et dont notre gravure donne un aperçu très-exact.

Aujourd'hui Malaga est une des villes les plus belles et les plus importantes de l'Espagne; son port est immense, son ciel splendide, sa campagne variée, son commerce très-étendu, et quelques-uns de ses monuments méritent toute l'attention du voyageur et de l'artiste.

Nous parlerons d'abord de sa cathédrale.

La première pierre de ce magnifique édifice fut posée en l'an 1528, et il ne fallut pas moins de trois siècles pour le bâtir entièrement. Seize colonnes d'un marbre multicolore ornent sa façade; elle est flanquée de deux tours qui s'élèvent à une hauteur prodigieuse, et on pénètre dans l'intérieur par sept grandes portes décorées avec goût. Ses trois nefs ont cent deux mètres de longueur sur soixante de largeur, et les piliers, accouplés avec des colonnes corinthiennes, qui les divisent, mesurent quarante et un mètres de hauteur. Le pavé est en carreaux de marbres rouges et blancs; le maître-autel, les stalles du chœur, les orgues, sont d'un travail admirable; on y trouve deux tableaux, dignes des plus grands maîtres espagnols: une *Conception* de Cerezo et une *Vierge* d'Alonso Cano.

La chapelle de l'Incarnation renferme un retable d'une magnificence rare; l'autel est en agathe, et les sculptures, dues au ciseau de Jean Salazar, sont d'une délicatesse inouïe et d'un fini merveilleux.

L'église de *los Santos Martires*, la plus remarquable après la cathédrale, présente une incroyable profusion d'ornements et de sculptures en marbres, en jaspe et en bois précieux.

Nous citerons encore l'hôtel de ville avec ses deux tours; le théâtre, si élégant dans sa petitesse; le cirque des taureaux, autour duquel, les jours de courses, se pla-

cent facilement quinze mille spectateurs ; le palais épiscopal dont l'entrée principale est en marbre blanc, et l'Alameda, promenade d'un kilomètre de longueur, qui est ornée d'arbres, de statues et de bancs en marbre.

Mais nous allions oublier la véritable merveille de Malaga, celle qui a rendu son nom populaire dans le monde entier, celle que bénissent à l'envi tous les palais vraiment délicats et dont le souvenir est gravé en caractères indélébiles dans tous les estomacs reconnaissants : nous voulons parler du vin de Malaga. Les environs en produisent une quantité énorme. Les raisins qu'on y récolte annuellement représentent un poids de quarante millions de kilogrammes.

Si l'eau trop souvent manque aux Espagnols, en revanche il faut avouer que le vin ne leur fait pas défaut. Combien de Français ne connaissons-nous pas qui voudraient être Espagnols en ce point !...

C. LAWRENCE.

SALON DE 1866

(FIN)

(Voir pages 525, 554, 546, 561, 585 et 594.)

J'ai connu une maîtresse de maison, femme de sens et d'esprit, qui, lorsqu'un domestique lui disait qu'il n'y avait plus de charbon à mettre dans la cheminée, répondait stoïquement : « Mettez ce qui reste, » et remarquez qu'elle avait raison, car lorsqu'il ne reste plus rien pour les gens sans soin, il reste encore quelque chose pour une bonne ménagère. J'ai voulu appliquer le même raisonnement au Salon de 1866 : quand on a tout vu, il reste encore quelque chose à voir. Avant donc de laisser partir les tableaux, je suis allé faire au Palais de l'Industrie une dernière visite, la visite d'adieu, la visite du scrupule.

Eh bien, comme la maîtresse de maison dont je citais l'exemple, j'ai bien fait d'agir ainsi. J'avais tout vu, et il me restait cependant encore quelque chose à voir. Un assez grand nombre de petites toiles avaient échappé à mes investigations, et, dans ma dernière glane, j'en ai même découvert quelques-unes dont les dimensions étaient plus grandes. Parmi celles-ci il en est cinq qui méritent d'autant moins d'être oubliées qu'elles ont valu à leurs auteurs des médailles.

M. Didier, qui avait obtenu en 1857 le prix de Rome pour un paysage historique, a obtenu, cette année, une médaille pour deux tableaux : *les Bords du lac Trasimène*, et *le Labourage sur les ruines d'Ostie, campagne de Rome*. Sans doute il a rendu avec un réalisme puissant l'aspect sévère de la campagne de Rome si admirablement décrite par Chateaubriand : « A peine découvrez-vous quelques arbres, mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une

terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. » Les grands bœufs de l'artiste se détachent bien dans ce paysage brûlé et vide, mais ce tableau est empreint d'un prosaïsme qui lui ôte de son charme. Je préfère, à cause des impressions qu'elle laisse, la toile qui représente les bords du lac Trasimène. C'est peut-être dans la tête du spectateur que se fait le rapprochement qu'il attribue à l'artiste ; qu'importe, pourvu que le rapprochement se fasse ? Cette verdure riante fait penser aux flots de sang qui empourprèrent ces lieux quand Hannibal y battit les Romains ; cette solitude et ce silence rappellent, par le contraste, les bataillons qui se ruèrent les uns contre les autres avec un bruit d'armes. La bataille de Trasimène n'est plus qu'une date dans l'histoire, et la nature, toujours jeune, a jeté son voile de verdure sur les scènes de carnage et de mort dont ces lieux furent le théâtre.

M. de Connink a obtenu une médaille pour son *Petit Savoyard* dansant avec sa marmotte. Son pinceau, plus libéral que le ciseau du statuaire médaillé pour avoir traité le même sujet, a doté d'un ajustement fort convenable le petit compère qui se livre à la danse de son pays, à laquelle la vielle, avec ses sons criards, sert ordinairement d'orchestre. Grand merci pour le petit danseur et pour le public !

Je préfère ces tableaux à ceux qui ont valu une distinction du même genre à M. Tissot. Sa *Jeune Femme à l'église* ne me plaît guère. Elle a quelque chose de contourné et de mélodramatique. L'artiste me paraît avoir étudié les abords du confessionnal dans un mauvais livre de M. Michelet : *le Prêtre, la Femme et la Famille*. C'est la confession prise au point de vue romantique. L'auteur ferait bien de rafraîchir, à ce sujet, ses souvenirs, qui me paraissent tant soit peu effacés.

Le quatrième artiste que j'avais omis de mentionner parmi les médaillés est M. Saal, qui a exposé un beau et grand paysage, *Souvenir de la Belle-Croix, forêt de Fontainebleau*. Il y a sur cette toile un sentiment vrai de la solitude. L'effet de lune se reflétant dans l'eau ajoute à la mélancolie du paysage.

Enfin M. Griacomoti, grand prix de Rome en 1854, et médaillé en 1864 et 1865, a obtenu une troisième médaille cette année pour un grand et beau portrait de femme.

Je ne puis m'expliquer comment, dans mes précédentes visites, mes regards ne se sont pas arrêtés sur le remarquable paysage de M. Alfred de Knyff. M. de Knyff est un maître. La toile sur laquelle il a retracé un *Souvenir de Chennevière sur Marne*, est une des bonnes toiles de l'exposition. Le soleil, qui est le plus grand des peintres, se couche derrière les arbres en répandant une teinte dorée sur tout le paysage. Le calme et le silence du soir règnent sur ce tableau.

La Terrasse d'un couvent à Rome par M. Anastasi révèle un pinceau qui a le secret des tons chauds des

climats du Midi. La tête des religieux qui se promènent sur la terrasse est d'une bonne expression. L'un d'eux est un vieillard arrivé jusqu'aux extrêmes confins de l'âge; appuyé sur deux de ses frères, les derniers pas qu'il fait laborieusement sur la terrasse font songer aux derniers pas qu'il fait dans la vie, et cette longue perspective qui se déroule devant ses regards fait songer à la perspective plus longue encore de l'éternité.

Voici un très-agréable paysage de M. Dagnan. C'est un site de Baden-Baden. Ces beaux arbres, ces eaux si fraîches, qui seront peut-être, hélas! un de ces jours, ensanglantées, rappellent ces forêts aux ombrages délicieux sous lesquels Virgile, le glorieux Virgile, aurait voulu vivre sans gloire : *inglorius*.

Est-ce parmi les paysages, est-ce parmi les tableaux de genre qu'il faut ranger la toile de M. Compté-Calixte, *En forêt?* M. Compté-Calixte manie le pinceau avec beaucoup de facilité, de grâce et de savoir faire. Sa forêt est verdoyante et belle, mais il y a placé une scène champêtre : un déjeuner sur l'herbe, ce qui est entre nous un des plaisirs les plus redoutables qu'on puisse imaginer à cause de tout ce qu'on y avale sans le vouloir en fait de mouches et d'insectes, sans compter les araignées qui courent sur les plats, les hannetons qui entrent dans votre bouche les ailes déployées, les mouches qui se noient dans vos verres, les cousins qui vous piquent, les chenilles qui rampent dans vos cheveux. Les jeunes filles que j'aperçois sur le tableau ne partagent pas mes antipathies pour les déjeuners sur l'herbe. Tandis que la bourrique qui a apporté les éléments de leur repas broute philosophiquement quelques chardons, et que l'ânier dort un bon somme, ces beautés folâtres se livrent à leurs ébats. Il y en a qui dansent des rondes en les chantant, qui sait? peut-être la fameuse ronde bretonne :

Nous étions trois filles, nous étions trois filles
Toutes à marier,
Nous nous en allâmes
Dans le pré danser.
Haut le pied, mes compagnes!
Il fait bon danser.

Quoiqu'il fasse bon danser, on peut goûter d'autres plaisirs, et j'aperçois là-bas une de nos citadines en villégiature qui fait la chasse aux papillons. Enfin quelques-unes d'entre elles considèrent avec une joie mêlée d'admiration leur petit chien favori qui a découvert une piste de lapin et qui jappe avec fureur devant un terrier. Tout cela est joli, coquet, trop coquet; ces demoiselles se sont faites bien belles, trop belles pour aller en forêt. Leurs robes aux couleurs éclatantes et aux reflets chatoyants tranchent sur la verdure. C'est une églogue quelque peu urbaine, une page détachée du livre de Florian.

Je préfère la toute petite toile qui complète l'envoi de M. Compté-Calixte : *le Soir*. Ce sont deux amies qui se

promènent à la tombée du soir dans la campagne éclairée par des demi-teintes. C'est un charmant tableau.

Un petit nombre de mots maintenant sur trois portraits de femmes : l'un dû au pinceau de M. Sellier, l'autre à celui de M. Dumas, le troisième à M. Jalabert.

M. Sellier a exposé un des plus gracieux portraits du Salon. C'est une très-jeune femme, avec des proportions si sveltes, qu'on dirait qu'elle sort à peine de l'adolescence. La finesse charmante des traits, la délicatesse des formes, l'élégance de la taille, ronde et mince, sont rendues avec autant de bonheur que de talent. La lumière de la lune qui éclaire ce doux visage est parfaitement ménagée, la pose est bien choisie; la jeune femme, ramenant ses mains devant elle, les réunit et semble réfléchir. Le calme et la gravité de cette aimable figure, la décence un peu sévère de la toilette, donnent à cette toile un rare cachet de distinction.

Il est impossible de ne pas s'arrêter avec un intérêt mêlé de tristesse devant le portrait de M^{me} la comtesse Auguste de Gontaut-Biron. C'est une de ces jeunes mortes qui laissent après elles de longs regrets. M. Dumas a bien rendu sa beauté où un rayon de fierté aristocratique brille à demi derrière un nuage de mélancolie et de tristesse. Est-ce l'artiste, est-ce mon imagination qui a placé sur cette figure calme, grave et presque sévère un triste pressentiment? Le costume, riche mais un peu sombre, est en harmonie avec l'idée que j'indique. On dirait que M. Dumas a peint la noble dame dans une de ces heures de mystérieuse tristesse dont a parlé M^{me} de Staël à la fin de sa *Corinne*, lorsque le soleil, radieux pour tout le monde, pâlit et se voile pour les yeux qui doivent bientôt se fermer à ses rayons.

M. Jalabert a fait depuis longtemps ses preuves, et les deux portraits qu'il a exposés cette année ne peuvent qu'ajouter un nouveau fleuron à sa réputation. Le portrait en pied de M^{me} C... est une de ses meilleures toiles. Cette jeune femme, en pleine possession de sa beauté élevée par un rayon d'idéal, a quelque chose de resplendissant dans sa robe ornée de guipure.

Ce sont, je l'ai dit, les toiles de genre, et, par-dessus tout, les petites toiles qui offrent le plus de matière à la louange dans l'Exposition qui vient de finir. Je me reprocherais de ne pas citer un charmant tableau de M. Pierre-Édouard Frère : *l'Ouvroir du couvent*. La variété des attitudes des jeunes ouvrières qui travaillent sous la direction d'une religieuse, ces figures, où sourient les grâces du bel âge, inclinées sur la besogne, le recueillement et le silence du travail retenant les langues captives, le sentiment religieux du devoir accompli, tout se réunit pour donner à cette toile d'une excellente couleur une expression qui touche le spectateur et le retient.

Il m'est impossible de ne pas rapprocher de cette toile une toile d'un artiste hollandais, M. Israëls, qui a traité le même sujet, mais avec une nuance de tristesse qui assombrit son tableau. M. Israëls a peint *l'Intérieur de*

la maison des orphelins à Katwyk en Hollande. C'est une plaintive élégie à côté d'une idylle. Qu'elles sont tristes, les pauvres jeunes filles qui travaillent dans cette pauvre chambre ! Comme on voit bien que le rayon de joie qui anime ordinairement la jeunesse s'est éteint dans leurs larmes ! Elles songent au passé où elles ont laissé leurs mères, à leur présent froid et sombre qui n'est ni éclairé ni échauffé par le soleil de l'amour maternel, à leur avenir incertain et menacé.

C'est dans le même sentiment qu'est peint un joli petit tableau de M^{me} Uranie Colin-Libour, *la Sœur aînée*. Une jeune fille vêtue de noir travaille dans une chambre froide et vide auprès du lit d'un baby insouciant comme l'enfance et qui, en se réveillant, joue avec son hochet, sans demander la figure accoutumée qui se penchait sur son berceau. Le visage de la jeune fille, élevée, avant l'âge, à la gravité des fonctions maternelles, porte un deuil encore plus sévère que ses vêtements d'orpheline. Où est la mère ?

L'idée de la mort, cet inévitable terme, se reproduit sous toutes les formes, comme dans le fameux tableau de Hogarth. Un artiste anglais, M. Dundar, l'a exprimée d'une manière originale : un serin est étendu sur le dos, et le livret explique le sujet de cette courte élégie par ce seul mot : « *Cantavi*, j'ai chanté. » Cela ne nous fait-il pas songer au terrible : *Fuerunt*, qu'adressa Cicéron aux amis de Catilina qui paraissaient disposés à exciter une émotion populaire en leur faveur : « Ils ont été ! » Les anciens évitaient volontiers les mots qui rappelaient d'une manière trop présente la laideur indélébile de la mort : avoir été, c'était n'être plus. Le serin de M. Dundar ne serait-il pas un parent éloigné du moineau de Lesbie, chanté par Catulle :

Pas-ser, deliciae mea puella
Quem plus illa oculis suis amabat.

Parmi les tableaux si nombreux qu'ont inspirés les jeunes mères et les enfants, je veux encore en signaler quelques-uns : d'abord deux petites toiles microscopiques de M. Caille. L'une représente la maternité, c'est une jeune mère qui va coucher son baby dont elle a défait le linge pour qu'il dorme plus à l'aise ; sa petite sœur aînée regarde avec une curiosité affectueuse l'innocente créature et a l'air de demander comment on peut être si petit et si mignon. Dans la seconde toile, le baby dort d'un profond sommeil, et la maman en profite pour donner une leçon de lecture à M^{lle} Lili, en lui montrant les lettres avec une aiguille à tricoter.

M. Auffray a représenté sur la première de ses deux petites toiles *les Dragées du baptême* ; ce sont de méchants petits paysans qui s'arrachent les cheveux en se disputant les dragées qu'on leur jette à poignées pendant qu'ils suivent le cortège en criant d'une voix peu harmonieuse : « Parrain, marraine ! » La seconde toile, toute mignonne comme la première, retrace l'espièglerie

d'un petit frère qui, voyant que sa petite sœur que le sommeil a prise pendant qu'elle épluchait des légumes, endormie sur une chaise, la coiffe d'un chapeau de papier. Agréables toiles peintes avec le meilleur des esprits en peinture : l'esprit d'observation.

M. Perrault a montré un talent réel en peignant un joli enfant tout rose au milieu d'une nichée de jolis petits chiens tout noirs. Les enfants et les chiens sont naturellement amis. J'ai connu une jolie espiègle qui, lorsqu'elle avait fait une sottise, allait se réfugier dans la niche d'un gros terre-neuve : il n'aurait pas été sûr d'aller la chercher, et surtout d'aller la gronder dans ce lieu d'asile. M. Perrault a parfaitement rendu cette aimable intimité des enfants et des chiens. Entre amis on ne compte pas les pattes, on ne voit que les cœurs.

M. Léon Dansaert a rendu, avec cette finesse de pinceau qu'il a acquise à l'école de M. Édouard Frère, un sujet traité avec une gravité qui fait sourire : *le Maître à danser*. Ce maître à danser me paraît un cousin de celui du *Bourgeois gentilhomme*, et il serait tout prêt à répéter après lui ! « Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de la famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ? Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser. » C'est probablement ce qui a décidé ces deux graves personnages du dix-septième siècle, un grand-père et une grand-mère que j'aperçois sur cette toile, à assister à la première leçon de danse de leur petit-fils et de leur petite-fille, deux enfants habillés, suivant l'usage du temps, en costume de marquis et de marquise. Je ne sais pourquoi les maîtres de danse ont toujours eu l'air solennel. Du moins, dans le menuet, la gravité avait sa raison d'être. Je suis sûr que le petit bonhomme et la petite bonne femme ne songent pas à rire, ils sont trop préoccupés de leurs pieds.

J'aime moins la *Nouvelle Servante* de M. Béranger qui rappelle un peu la Babet de la chanson de son homonyme. C'est finement peint ; mais je crains que derrière ce sujet ne se cache une fort laide pensée. Où donc l'artiste a-t-il vu que les servantes, pour entrer en place, se costumèrent comme l'Estelle de Florian allant à la danse avec le berger Némorin ?

Dans cette visite d'adieu les toiles se pressent devant le visiteur qui les signale au public comme les ombres qui,

Ripae ulterioris amore,

assiégeaient la barque du vieux Caron. Si elles parlaient, je dirais qu'on ne sait à qui répondre.

Voici deux agréables tableaux de M. Trayer qui représentent des scènes bretonnes : *la Marchande de crêpes de Quimperlé, un jour de grand marché* : c'est la nature vivante, saisie en flagrant délit ; et *la Gardeuse d'enfants à Quimperlé*, c'est une charmante petite tricoteuse qui poursuit vaillamment sa besogne, pendant

qu'un gros poupon dort à cœur joie sur un lit. On vit un peu pêle-mêle en Bretagne; ne vous étonnez donc pas de voir les mères poules picorer la paille et leurs poussins courir çà et là autour de la gardeuse d'enfants.

Autre souvenir de Bretagne : c'est M^{me} Giard, née Claire Couverchel, qui l'a rapporté de Pont-l'Abbé. Une jeune fille prie, comme on prie en Bretagne, de tout son cœur, devant l'autel de la sainte Vierge. Petite toile pleine de sentiment et d'une bonne couleur.

M^{lle} Léonide Bourges a été tentée par le sujet du moineau de Lesbie; sur une toile assez grande, elle a représenté une jeune fille tenant sur ses genoux un pinson mort. Ne riez pas de ces premiers chagrins de l'adolescence! Le temps et l'habitude de la souffrance n'ont pas encore mis, à cette époque de la vie, un cal sur le cœur. Et puis, à l'ombre de la gravité précoce que M^{lle} Bourges a mise sur le front de sa jeune fille, comme un nuage sur un ciel d'azur, je devine que c'est l'idée générale de la mort qui est entrée dans son âme à l'occasion de la mort d'un oiseau. C'est le *Cantavi* du peintre anglais sous une autre forme. Il chantait hier, et il ne chantera plus.

Avec son originalité ordinaire, M. Biard a représenté un atelier qui ressemble à l'arche de Noé par la réunion de mille objets disparates : perroquets, singes, chiens, paons, et toutes les variétés du règne animal et du règne végétal. On y voit même ce qu'on ne voyait pas dans l'arche, et je comprends que les deux ecclésiastiques qui entrent dans l'atelier reculent d'un air effarouché!

Citons encore *une Noce arabe au Caire*, de M. Théodore Frère, avec ses femmes couvertes d'un linceul blanc qui ne laisse que l'ouverture des yeux et les fait ressembler à des spectres conduisant des funérailles, tableau peint avec le talent ordinaire de l'auteur.

Il faut finir. Parmi tant de toiles, il y en a deux qui m'ont particulièrement ému, et je ne dirai pas que les préoccupations morales sous l'influence desquelles je les ai considérées n'aient pas contribué à rendre cette émotion plus vive. La première, qui est de M. Segnac, représente le *Départ des Conscrits*. En présence de ce tableau où l'on voit les pauvres garçons demander à de fréquentes rasades le courage dont ils ont besoin pour boire à leurs victoires, je me suis rappelé les beaux vers du poème *des Bretons* de Brizeux :

Jeunes gens désolés qui partez pour la France,
Conscrits d'un temps de paix, emportez l'espérance;
Elle vous guidera loin de vos verts taillis :
Un jour vous reviendrez avec elle au pays.
Un temps fut (que jamais, Seigneur, il ne renaisse !)
Où tous ceux de vingt ans maudissaient leur jeunesse :
Par bandes, chaque année, on les voyait partir ;
Hélas ! on ne voyait aucun d'eux revenir !

Puis le poète ajoute :

Les désolés conscrits devant l'hôtel de ville
Embrassent leurs parents, ils sont là près d'un mille,

Déjà, quand le matin ils faisaient leur adieux,
Qui ne sentait aussi des pleurs mouiller ses yeux ?
Le sombre souvenir, Kémper, dans ton histoire !
Leurs sanglots recontraient tous les bruits de la foire,
Ils regardaient l'église et la place, et leur voix
Murmurait tristement : « C'est la dernière fois ! »

Que ce soit le poète ou le peintre qui la traite, c'est toujours la même scène, la triste scène des adieux. Regardez, dans le tableau de M. Seignac, ce conscrit qui cherche à relever le courage de sa mère accablée et à lui donner une espérance qu'il n'a pas.

A ce tableau, il en est un autre qui peut servir de pendant. Celui-ci a été tracé par un pinceau militaire qui est venu prendre, dans la main de l'artiste qui l'a fermement tenu, la place d'une épée. Il s'agit encore de départ et d'adieux. Un capitaine au 3^e de voltigeurs de la garde impériale, M. de Pontcharra, a représenté deux soldats s'écartant un moment de leur régiment, qui quitte la Crimée, pour venir déposer une couronne sur une croix de bois. Cette croix marque l'emplacement où reposent les tristes dépouilles de leurs camarades. Une tristesse religieuse, une émotion sans faiblesse, assombrit le mâle visage des deux soldats. Ceux qui reposent sous ce monticule avaient peut-être encore leurs mères qui les attendent et près desquelles ils ne reviendront pas. Ils dormiront leur suprême sommeil sous une terre étrangère. Déjà une sentinelle russe a relevé la sentinelle française qui veillait auprès de la sépulture des braves, et la dernière larme qui coulera sur leur tombe s'échappe des yeux des deux soldats qui sont venus leur adresser un suprême adieu. Jamais le *Sunt lacrymæ rerum* de Virgile ne m'était revenu à la mémoire avec un accent plus douloureux, et jamais je n'avais mieux senti le néant de la gloire, cette plante homicide qu'il faut arroser avec du sang humain.

ALFRED NETTEMENT.

LADY MABEL

(LÉGENDE ANGLAISE.)

(Voir pages 565, 580 et 598.)

La résolution de lady Mabel ne se démentit pas : chaque jour la vit activement occupée à sa besogne, agitant son pied sur la pédale et faisant glisser le fil entre ses doigts diaphanes, tandis qu'elle murmurait à mi-voix quelque douce chanson du passé. Ceci se faisait au grand étonnement de la vieille nourrice, qui n'avait pas moins de soixante ans, mais qui aimait toujours et soignait encore sa chère Mabel. La digne femme était fort surprise de cette fantaisie de sa maîtresse, qui ne s'était jamais assise à un rouet depuis le jour de son mariage, et qui s'occupait d'ordinaire à l'enlumi-